

JEANNE SIMONE

NOUS SOMMES

Portraits chorégraphiques et sonores dans l'espace

DOSSIER DE PRESSE

DÉLIBÉRÉ

27 juillet 2016



délibéré, prologue

par Marie-Christine Vernay
27 JUILLET 2016

Chalon dans la rue, revivre à 30 ans

...la compagnie Jeanne Simone (qui a d'ailleurs joué sous la pluie) sait prendre la dimension du pavé. Dans une chorégraphie très étudiée de Laure Terrier avec des mouvements d'ensemble, des disparitions dans la foule, des solos bien trempés, des envolées qui utilisent le décor naturel (en l'occurrence le parvis de l'hôtel de ville), les interprètes plus qu'à la hauteur se sont livrés à un ballet cassé, éclaté. Reliant les passants au spectacle, utilisant chaque micro événement, se reliant également aux uns et aux autres avant de repartir dans des courses solitaires, les danseurs, acrobates, comédiens offrent une image de la rue vibrante où l'on peut ralentir, stopper net, chuter, escalader. Vraie joie pour les yeux car rien n'est fixe, *Nous sommes* est un espace de répit où déposer sa solitude.



Sur plusieurs plans, une lecture de la ville.

NOUS SOMMES
THÉÂTRE DE RUE
COMPAGNIE JEANNE SIMONE

T&T

Il aura fallu plus d'un an pour que l'équipe se retrouve au complet, après le sale coup subi par le tromboniste Mathias Forge (une maladie de Lime), la veille de la première. Un an pour poser des repères, canaliser le public, le stabiliser sur son gradin... Une longue période de gestation au cours de laquelle la compagnie Jeanne Simone a bénéficié d'une fort utile résidence à l'Abattoir, Centre national des arts de la rue (Cnar) de Chalon-sur-Saône. A l'arrivée, un spectacle d'une qualité d'écriture rare dans les arts de la rue. Un comédien, d'abord, nous invective : *« Je suis Guillaume Grisel. Je suis le peuple. Je suis le propriétaire d'une moto. Nous sommes l'opinion. »* Le passage du « Je » au « nous » semble un peu aléatoire... ce n'est pas ça qui compte. Car cette parole commence à saturer l'espace. Une métastase sonore bientôt relayée par les haut-parleurs portés par les divers membres de la compagnie. Ambitieux, le propos de *Nous sommes* est de présenter différentes lectures de la ville. Les huit comédiens-danseurs, à la fois déchainés et très cadrés, s'éloignent, décident de suivre un passant, de grimper sur un mur, d'arrêter une voiture... Autour d'eux, la vie s'écoule. Les phrases amplifiées sont entrecoupées d'éclats musicaux, comme des pensées vite interrompues. Laure Terrier s'attache ensuite à déplacer les signes, à interroger les limites. La chorégraphe intervient par petites touches. Elle nous révèle la ville dans une sorte de jeu des huit erreurs jubilatoire et fluide.

— *Mathieu Braunstein*

| 1h10 | Du 22 au 24 juillet à Chalon-sur-Saône (71). www.chalondanslarue.com

STRADDA

Octobre 2015

JEANNE SIMONE

Nous sommes

Le spectacle commence avant qu'il ne soit visible. Sur le parvis de l'église, les gens passent. Une poussette pousse, ou les habitants du quartier, avec ou sans chien, vélo ou poussette, croisent les voyageurs qui se dirigent vers la gare. Au loin, une femme au sac-cabas, un homme assis sur un mur, un autre qui porte un téléviseur. Ne disant rien sur leurs intentions, ils se fondent dans le décor. Mais il arrive que des sons étranges surgissent, que des pannes se mettent à bouger.

Un rythme s'installe et puis, sans crier gare, huit personnes se rassemblent. Un premier prend la parole, ensuite une autre... Et soudain, la danse surgit, de façon aussi inévitable que le spectacle lui-même. Chacun(e) s'adresse directement au public et avoue sa faiblesse, ses doutes, ses troubles. Chacun(e) interprète son propre texte, pour parler de ses interrogations, de ses inquiétudes. Leurs paroles interpellent, secouent, s'entrechoquent.

Jeanne Simone change de cap. Nous sommes prend le contrepoint de tous ces spectacles de Laure Terner ou les danseurs bloquent le flux de la circulation, en allant affronter les automobilistes. Par la force de son naturel, Nous sommes transforme chaque passant en performeur, chaque son de la vie s'intègre à la partition musicale. À la création mondiale, au festival Mimos de Périgueux, cela tenait aussi au choix très avisé du lieu, dans un quartier légèrement excentré, à l'abri de la foule festivalière. Le Nous inclut alors les spectateurs et les habitants. ■ THOMAS HAINÉ



DANSER, canal historique

Juillet 2015

La compagnie Jeanne Simone, créée en 2004 par Laure Terrier, ancienne interprète d'Odile Duboc, Laure Bonicel et Nathalie Pernette, ne cesse d'inscrire la danse dans l'espace public. Elle s'est notamment faite connaître par ses perturbations de la circulation automobile grâce à des spectacles relevant d'une douce guérilla urbaine, aux titres comme *Le goudron n'est pas meuble* ou *Le parfum des pneus*. Terrier et ses danseurs n'avaient pas peur d'un affrontement direct avec la population motorisée.

Nous sommes change la donne. Les huit interprètes ne jettent pas leurs corps dans la bataille comme avant, mais présentent leur fragilité, prennent la parole et se livrent au public et à tous ceux qui veulent bien s'arrêter un instant pour les écouter, au lieu de poursuivre leur chemin.

Comédien ou habitant ?

Au début, leur présence se fond dans le décor urbain, si bien que même un observateur averti aura du mal à distinguer les comédiens-danseurs des passants. À Mimos, lieu de la première mondiale, le choix du lieu n'a fait que renforcer l'effet de camouflage. Sur le parvis d'une église, lieu de passage entouré de rues tel un demi-rond-point, ces huit âmes sensibles se rassemblèrent soudainement, surgissant de nulle part.

À la répétition générale, et donc pratiquement sans enjeu spectaculaire visible, la magie opéra pleinement. Élément important, la constitution improvisée d'une véritable partition entre le paysage sonore urbain, les ajouts de circonstance (mystérieux énoncés musicaux par instruments à vent ou objets urbains discrètement transformés en percussions) et les textes écrits et dits par chacun(e), aux accents de Koltès, Rabelais ou Botho Strauss. C'est Guillaume Grisel qui ouvre le bal avec une tirade aussi limpide que débordante. Des dizaines de «Je suis...» qui dressent un tableau de notre époque, et on peut songer à Daniel Linehan dans *Not about everything* — sauf que Grisel ne donne pas dans le Derviche tourneur.

Et soudain, la danse

Entre le verbe et le son, la danse surgit ex-nihilo, tout comme les interprètes eux-mêmes se rassemblent ou se dispersent sans crier gare. Mais il est plus passionnant encore d'observer comment les passants, par leur seule présence, se muent en performers, voire en danseurs sans le savoir. Ils passent par là, puisqu'ils sont chez eux, avec ou sans vélo, chien ou caddie, un enfant à la main ou pas... Toute proche, la gare attire un autre public qui a moins tendance à s'arrêter, valise à roulettes à l'appui. Mais quelques habitués prennent place sur un banc public et observent.

Seulement, après une générale aussi fédératrice, les habitants allaient-ils toujours suivre leur chemin habituel, une fois les marches du parvis de l'église bondées de spectateurs ? Après tout, le spectacle dans l'espace public est souvent victime de son succès. Devant un public venu pour ça, il fonctionne moins bien qu'en jouant face à des habitants qui ne s'attendent à rien.

Nous sommes cherche un juste milieu, les comédiens adressant leurs textes aux spectateurs rassemblés face à la «scène», mais créant en même temps un élargissement de celle-ci à l'ensemble des bâtiments et rues visibles pour le public. Au final, les Périgourdins ne se dégonflent pas, ne se laissent pas chasser de leur espace de passage ou de repos, ni par la compagnie, ni par le public. Ils sont ici chez eux, et le spectacle ne l'est pas moins. On se partage cet espace-temps en toute harmonie. Artistes et habitants peuvent encore respirer ensemble.

Thomas Hahn